

François-Marie et Sylvie Pons

Le fauteuil roulant malgré lui



GABS.

 *Les Éditions du cœur*

MECENAT
CHIRURGIE
CARDIAQUE



enfants du monde



publishroom

Publishroom

www.publishroom.com

ISBN : 979-10-236-0192-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

François-Marie et Sylvie Pons

Le fauteuil roulant malgré lui

DES MÊMES AUTEURS

FRANÇOIS-MARIE PONS

Roman

ÉDITIONS L'HARMATTAN (collection Ecritures)
Fils-père, 2013.

Biographies

ÉDITIONS L'HARMATTAN (collection Graveurs de Mémoire)
avec René Navarre, créateur de Fantômas au cinéma
en 1913,

Fantômas c'était moi, 2012.

ÉDITIONS ALEXANDRINES (collection Sur les pas des écrivains : balade en région Centre)

Pierre Halet, dramaturge de la Paix et de l'Humour,
2012.

Publications pour la jeunesse

DESCLÉE DE BROUWER (collection CCDF, Un jour chez moi)

Le Cerf-Volant de Rafiulla, récits, 1985.

Le Train qui mène à la mer, récits, 1985.

ÉDITIONS OUVRIÈRES

Création et direction de collection

Histoires vraies, Turbulence, 1990 (20 titres parus.)

Ouvrages méthodologiques

ESF (avec Hubert Jaoui)

La Communication Pratique au service des entreprises, 1992.

ÉDITIONS EYROLLES (avec Marjolaine de Ramecourt)

Ces Mots qui en disent long, (illustré par Gabs) 1999.

L'Innovation à tous les étages, 2001.

Manager par les défis, 2007.

ÉDITIONS LES ÉCHOS (collection Management Stratégique)

S'Organiser pour Innover, 2007.

SYLVIE PONS

Ouvrages Méthodologiques (Français Langue étrangère)

HACHETTE Co-auteur

Alter Ego (2007-2013)

Café Crème (1999)

Nouvel Espaces (1992-1996)

Reflets (2001)

SOMMAIRE

Préambule13
1 – Les Noces d'Émeraude15
2 – La rééducation51
3 – Les premières sorties83
4 – L'été.113
5 – La récidive.137
6 – Renaissance167

*À Virgile et Clément.
Et à tous nos proches, famille et amis
qui nous soutiennent dans l'épreuve
et nous aident à la transformer
en aventure créative.*

*Merci à Gabs
pour l'humour et la sensibilité
de ses illustrations.*

« J'ai raconté toute la route à présent. »

Jack Kerouac

PRÉAMBULE

Le récit du fauteuil roulant témoigne
de ce qui nous est arrivé :
une opération neurochirurgicale qui a mal tourné
et a provoqué une paralysie des membres et des
muscles faciaux, aggravée d'une récurrence de cancer
qui s'est reportée en métastases sur la colonne
vertébrale.

Même s'il touche beaucoup de monde,
l'accident est toujours exceptionnel pour ceux qui le
vivent.

Et partager son infortune avec les autres
fait partie intégrante de la thérapie.

Ce n'est pas toujours très simple.

Raconter ses malheurs peut vite inciter l'apitoiement,
le pire adversaire à la dignité.

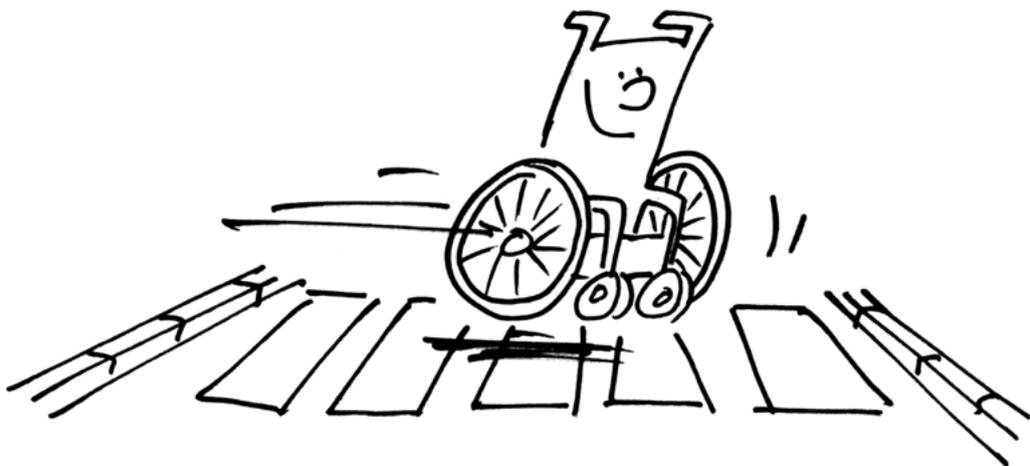
Alors, on a demandé au fauteuil roulant
de prendre ça en main...
de témoigner à sa manière de ce qu'il a vécu.

On lui a donné carte blanche
et même l'entière possibilité
d'exprimer des émotions et des réflexions
comme les humains.

Il s'est acquitté de sa tâche avec précision et humour.
Avec empathie aussi, ce sentiment primordial qui aide
à faire circuler l'énergie entre les uns et les autres...

Chacun en a besoin pour son mieux-être.

Les auteurs



1 – LES NOCES D'ÉMERAUDE

Le passage pour piétons s'ouvre devant nous comme un champ de course. Une puissante poussée s'exerce sur les tubes de mon dossier. Il pleut, il vente, on ne traîne pas : tracer la route, avaler du macadam, traverser les places, enfiler les couloirs, crapahuter sur les monte-charges, avancer, c'est ma devise de fauteuil

roulant. Rien que d'y penser, forcément, ça me gonfle ! Imaginez : quand sa raison d'être ici-bas est d'avancer, d'avancer toujours, il y a un moment où l'on voudrait être autre chose et c'est si difficile d'être ce qu'on est malgré soi ! Mais bon, avec des boudins en guise de pneus et des tuyaux à la place du cerveau, inutile d'espérer beaucoup mieux... même pas le droit de me défilier, ni me plaindre d'être crevé, quant à parler d'état d'âme, c'est mort de rire garanti ! J'en ai pas mal marre, même si, et vous allez le comprendre rapidement, j'ai quelques compensations qui m'ont rendu philosophe et m'ont appris que le mieux est de ne pas y penser, d'y aller et de se concentrer sur l'instant présent.

Ma roue arrière droite effleure les calandres des voitures stoppées in extremis au feu rouge. Un soupçon de brume s'échappe du naseau des mécaniques. Les zébrures marquées sur le bitume filent à vive allure à une poignée de centimètres au-dessous de mes repose-pieds, lesquels n'en mènent par large de cette chevauchée en rase-mottes, juste en première ligne de la moindre crevasse où se planter, ou d'une ordure égarée où s'enliser. Les gens s'écartent devant moi, les uns très civilement comme pour un convoi exceptionnel, VIP, ambulance, corbillard et les autres précipitamment, l'esprit immergé dans l'écran de leur téléphone portable ; ceux-là ne se rendent même pas compte qu'ils se mettent en travers de ma route. Oups ! En voilà un qui se prend les jambes dans les repose-pieds :

– Oh excusez !

– Eh oui, ducon, véhicule prioritaire, tu veux que je mette un gyrophare, une sirène avec des motards en escorte ?

Carrément barbares tous ces humains accrocs à ce bidule au design de savonnette extraplate, ils sont

pendus aux messages qu'ils reçoivent, turlupinés par ceux qu'ils ne reçoivent pas, envoûtés par une conscience de substitution ; ils en oublient les vrais autres en chair et en os qui se grouillent en même temps qu'eux.

Bon, d'accord, plus tard la sociologie. Derrière, ça pulse, pressé d'arriver. Attention : chaussée bombée en train de s'avachir dans le caniveau, au ras du trottoir. Au ras, pas si sûr... il faudrait que le bateau soit d'une élévation raisonnablement faible, ça permettrait non seulement aux piétons de franchir le passage, éventuellement aux poussettes, hypothétiquement aux fauteuils roulants pour handicapés ! Tout est question de vitesse : si elle est suffisante, ça passe, avec un léger soubresaut mais ça passe, sinon... Le bout de la chaussée et le bord du trottoir fondent sur nous. Aucun signe de décélération. L'option du saut sans escale est retenue. Pourtant, plus on s'approche, plus la charretière se montre épaisse et massive. On est loin du gué bien lisse et indolore ! Pour percevoir la nuance, il faut voir les choses à hauteur d'accoudoirs, comme moi, comme les enfants, les chiens, les nains, en tout cas très différemment des humains adultes. Eux, ils sont trop grands, trop sûrs d'eux et tombent dans le panneau de l'effet parallaxe !

Mais quelqu'un d'autre partage ma hauteur de vue. Dans le langage fauteuil roulant, celui ou celle qu'on transporte est le « patient ». Pour moi, ce sera une « patiente »... c'est la patronne. Quant à celui ou celle qui pousse, la « tierce personne » ou, plus largement l'« aidant », c'est le patron. Je les appelle « les patrons » depuis le début, ça fait plus d'un an et demi que je suis avec eux... En fait, je n'ai jamais vraiment accepté d'être un fauteuil roulant, à la botte des gens, comme un exécutant servile aux ordres d'un autre, d'un

seigneur, d'un maître, d'un chef, d'un client... d'un patron, quoi ! C'est « patron » qui est resté, le patron, la patronne... mais ce n'est pas par hasard. Il s'est passé quelque chose d'étrange entre la patiente qu'on m'a attribuée et moi, une sorte de complicité où nous avons d'emblée éprouvé le besoin réciproque l'un de l'autre et un sentiment en commun : la colère et la frustration... être contrainte de passer des mois et des mois à essayer de remarcher et moi qu'on réduit à « transporte et tais-toi », sans même me demander ni mon avis ni si je peux faire autre chose. En même temps, la patronne n'en a rien faire de mes histoires, je ne suis qu'un objet utilitaire indispensable. Ça ne l'empêche pas de répéter autour d'elle que sans moi elle ne pourrait rien !

C'est ce mélange de mise à l'écart et de reconnaissance qui a fait naître en moi le désir de mieux la comprendre, le désir surtout de montrer que je voudrais être plus, et être mieux, qu'un simple moyen de transport ! Quant au patron, c'est lui qui s'occupe la plupart du temps de me faire avancer. Nous formons un tandem quasi physique, d'homme à homme pourrait-on dire ! Du coup, « patron » ne convient pas si mal : il y a toujours le petit côté lutte des classes, les patrons sont mes patrons, ils le sont plus ou moins quand ça les arrange, mais une relation familière existe bel et bien entre nous, à l'égal du patron et de la patronne d'un bistrot derrière leur comptoir ou d'une petite entreprise artisanale. Nous avons formé ainsi un trio au fil du temps soudé par la nécessité et par la rage de vouloir sortir d'une situation que nous refusons de subir...

J'aurai très vite l'occasion de vous en dire davantage sur eux deux, mes patrons, mais l'urgence est de conter la suite. Ça peut paraître bizarre un fauteuil roulant qui raconte une histoire, et ça justement c'est toute

une affaire ! Figurez-vous qu'à force de les fréquenter, mes patrons m'ont donné d'eux-mêmes la part la plus franche, un peu comme à un animal de compagnie qui devient le miroir de la pensée intime de ses maîtres. Ce ne sera pas la première fois d'ailleurs qu'un chien, un chat ou un perroquet se fait le reflet indiscret, pour ne pas dire insolent, de ceux qui les domestiquent. Divagations ou non, qu'importe, depuis que l'homme a inventé les fables et défloré la Lune, il a du même coup défriché les impossibles ! Qui s'étonne de quoi désormais ? En plus, je suis sûr que tous les fauteuils roulants ont un tas de trucs à raconter, mais qui les écoute ?

Donc, là, on est limite, je le sens bien, je le sais bien, je me rends bien compte que les roulettes pivotantes de devant ne franchiront pas l'obstacle ; la patronne elle aussi voit bien qu'on va droit dans le muret ! Elle garde le silence, elle fait comme si c'était sa vue un peu distordue qui la trompait et que le patron savait ce qu'il faisait. Voilà presque deux ans qu'elle a perdu l'équilibre et qu'elle ne peut plus marcher, elle a compris d'emblée que son parcours serait semé d'embûches pour un bon bout de temps encore ; alors tout ce remue-ménage à propos d'un trottoir, ça ne l'intéresse pas ! Elle a une autre pensée en tête, j'aimerais vous en dire un mot, mais... aïe, aïe, aïe ! La bande de roulement s'écrase net sur les horribles centimètres du butoir bétonné, le châssis grince douloureusement, le choc est rude. La patronne bien secouée accuse le coup et le patron fulmine : « Quel est le con qui m'a construit des trottoirs pareils ? » Comme d'habitude dans ces cas-là, il se penche vers elle emmitouflée dans un plaid, bords et bourdalous de leurs chapeaux s'accolent.

- Ça va, t'as pas mal ? demande-t-il empressé.
- Ça va.

- Tu es sûre ?
- Tout va bien.

Qui peut présager de l'exacte sincérité à tous deux ? D'ailleurs, patron, excusez, mais le mal est fait, il faut se calmer ! Même si je savais le lui dire, je ne le ferais pas, je le sens tellement excédé, quelle situation pourrie ! Les rafales de vent, la pluie glaciale et puis merde, une galère comme ça, ce n'est vraiment pas de chance ! Le patron s'énerve dans mon dos, son pied droit cherche fébrilement le « tube basculeur » sur lequel appuyer pour soulever l'avant et poser les roulettes sur ce foutu trottoir. À plusieurs reprises, la semelle de sa bottine glisse, dérape, il jure. En même temps, il s'y prend avec une infinie douceur pour hausser enfin les roues sur l'étendue luisante et sombre sans le moindre à-coup, comme si la maîtrise de la manipulation et le bon geste lui étaient revenus instantanément. Regain de self-control au cœur de la débâcle. Pause vitale pour souffler et se refaire une sérénité. La patronne laisse faire. Le patron s'énerve, c'est sûr. Tout est gris. Ça va passer, se dit-elle.

Car ce jour est bien spécial pour eux deux : ils fêtent leur quarantième année de mariage ! Noces d'émeraude, serviteur !

Le matin même, quelques heures plus tôt, l'ambiance s'annonce au beau fixe, le soleil est dans le salon, le patron a réservé une table pour déjeuner à *Vins & Marées*, restaurant de « poissons, fruits de mer et petite pêche » – « Rien que la musique de ces mots *petite pêche*, dit souvent le patron, ça me met l'eau à la bouche ! » – situé à quelques rues de la maison, avenue du Maine. La patronne rêve de boucles d'oreilles élégantes et légères qu'elle pourra conserver pendant

la nuit, ils iraient à la galerie commerciale de la Tour Montparnasse. L'idée de ce bon plan les met d'humeur radieuse : un repas fin, un achat plaisir, bel après-midi en perspective. La baie vitrée du salon s'ouvre sur un espace de verdure résidentiel, on aperçoit un bout de ciel et sa clarté hivernale prometteuse entre les immeubles. Un peu avant midi, je comprends que c'est l'heure d'y aller. La patronne met un dernier coup de pinceau à l'aquarelle qu'elle est en train de peindre, comme elle le fait tous les matins et ses tableaux sont de plus en plus magnifiques. Le patron l'aide à trouver des titres, il l'encourage, lui dit que sa création est très inspirée tous les jours davantage (expression que je l'entends souvent répéter, comme une espèce de prière qui inciterait les progrès quotidiens à s'accomplir, les plus imperceptibles, les apporteurs d'espoir). Elle jette un coup d'œil prolongé sur les couleurs vives qui animent les formes, se lève de son siège bleu à hauteur réglable, se demande comment elle terminera le tableau, attrape les deux poignets du guidon de son déambulateur, un Rollator tout terrain, moquette, trottoir, pelouse, allée de jardin public... et se dirige vers les toilettes de son pas hésitant. Quand on pense qu'il y a seulement quelques mois, il lui était impossible de traverser l'appartement autrement qu'assise sur mon coussin noir spécial anti-escarres !

Le patron me débarrasse du monceau de fringues entassé sur mon dos. On me prendrait pour un débaras qu'on ne ferait pas mieux. La chasse d'eau éternue bruyamment, suivie dans la foulée par le couinement mécanique discret et rythmé du Rollator dans le couloir. La patronne réapparaît dans l'embrasure de la porte, elle glousse drôlement, une sorte de réflexe conditionné activé par sa bonne humeur originelle. « Je

suis prête ! » dit-elle d'une voix chaude, légèrement vibrante et suraiguë ; le timbre frais de ses désirs de vivre évoque certaines voix d'actrices dont l'enfance intacte et les beaux souvenirs ravivent une existence bien mûrie.

Sortir en ville procède d'un cérémonial qui me fait bien marrer parce que mes patrons sont tout sauf réglés comme des horloges. Ils ont beau répéter les mêmes gestes et les mêmes processus, à chaque fois ils oublient quelque chose et c'est incorrigiblement différent d'un jour à l'autre ; un coup ce sera mon sac à dos qu'ils n'auront pas accroché, un coup ce sera les lunettes de la patronne égarées quelque part entre la table de chevet et ses carnets à dessins, un coup ce sera les fenêtres qu'il faut fermer ou une machine à mettre en marche. On dirait que la seule idée de la routine les effraie et qu'ils se trouvent toujours un petit truc pour y échapper ! Disons-le, les patrons ne sont pas vraiment des modèles de conformisme ! La patronne a enseigné le français, à l'Alliance Française, à des étrangers tous plus passionnés et passionnants les uns que les autres ; certains d'entre eux restaient quelques semaines, parfois même plusieurs mois et le caractère fantaisiste et imprévisible de celle que je transporte ne pouvait que s'épanouir dans ce qui ressemblait plus à la Tour de Babel qu'à une salle de classe ! Son succès à elle, parce qu'elle était devenue une vraie reine, tenait à une solide expérience bien sûr, mais surtout à un accord d'attention et d'humour dont elle a le secret et à un charme qui donne le sentiment que tout semble couler de source en toutes circonstances. Ils sont nombreux les anciens étudiants et les collègues qui continuent de la voir et de correspondre avec elle, depuis que je la connais.

Quant à celui qui me pousse par tous les temps, le patron, c'est une espèce d'artiste qui ne dit pas son nom, il a touché un peu à tout, enseignant, journaliste, photographe, animateur, conseil en créativité (dans les organisations, tout un programme!), en innovation, communication, relations humaines... en raton laveur (oups, patron, pardonnez-moi, ça m'a échappé!). Ils partagent tous les deux la passion d'écrire des livres, de voyager aux quatre coins de la planète et de se mitonner de la bonne bouffe. Ils se sont rencontrés presque par hasard dans un avion en partance pour l'Amérique du Sud; ils étaient l'un et l'autre portés par un désir d'exotisme, pas trop dans l'intention d'y rencontrer un congénère de sa cité natale! C'est pourtant ce qui leur est arrivé... Et depuis tout ce temps, ils se font l'un à l'autre : elle, un bélier pur jus, têtue et optimiste; lui, un vrai lion contestataire et aventurier. Tous deux aussi bordéliques et de mauvaise foi, ils ont fait deux fils ensemble.

Moi aussi j'ai dû me faire à eux. Voilà un an et demi que je suis à leur service et même si mon incarnation en fauteuil roulant n'est pas l'étape de mon cycle que je préfère, ils m'ont montré comment pratiquer le *what's good about it*, formule favorite du patron qui résume à peu près toutes ses aptitudes anglophones, pour dire qu'il faut chercher à tirer le meilleur d'une situation merdique. Alors je m'en sors vaille que vaille, tendre, espiègle, râleur... Après tout, à défaut d'être maître de son destin, chacun est responsable de son karma et c'est mieux de faire avec que de broyer du noir en imaginant que cela aurait pu être autrement!

Sortir en ville procède d'un cérémonial, j'en étais là : ses besoins satisfaits, la patronne revient dans le

salon, elle se tient bien droit sur son Rollator. Je sens qu'elle jubile intérieurement, il est loin derrière le long tunnel où la notion même d'équilibre avait déserté son corps. La séquence suivante du corset blanc jette une ombre insolite sur le tableau : je ne m'habituerai jamais à cette carapace dans laquelle la patronne doit s'enfermer comme jadis les dames de la cour le faisaient, sauf que là, c'est pour lui maintenir la colonne vertébrale endommagée. Une amie à eux dit que les vertèbres ont « giclé », prêtant aux mots le pouvoir de chasser la maladie... chacun y va de sa recette; à force, on y arrivera ! Il faut les voir, les patrons, en train d'ajuster les deux coques en résine moulée qui forment deux couvercles et s'assemblent à l'aide de sangles fixées avec des scratches : la patronne stoïque, prête à n'importe quel tourment pourvu qu'elle sorte se balader ; le patron pourtant rodé à l'exercice, au bord de la crise de nerfs quand ça ne se passe pas comme il faut, les languettes qui s'échappent des brides, les bords du dedans qui se glissent en dehors, les coques fixées à l'envers...

Mais ce matin une sorte d'élixir se libère. Les doigts du patron sont futés, les scratches s'agrippent du premier coup, la patronne n'est pas étranglée. On peut enfiler le pull, en accord avec la couleur du pantalon, cela va de soi, puis l'anorak, le bel anorak gris clair italien acheté récemment à Bologne, très élégant, très confortable, c'est juste que la fermeture éclair est bizarrement (et absurdement selon le patron) équipée d'un double curseur (ça sert paraît-il à ouvrir le bas du vêtement pour permettre de s'asseoir sur la selle d'une moto ou d'un cheval !); il faut faire glisser le butoir de métal dans la crénelure de l'un puis de l'autre, faute de quoi les crémaillères se décalent et c'est la misère ! La patronne qui aime bien attiser le feu lance alors : « Ah,

si l'expert était là, lui au moins, il réussit du premier coup! » ; l'expert en question est un vieil ambulancier qui l'accompagne à l'hôpital faire les contrôles ou la rééducation. Elle finit par en venir à bout de la double crémaillère, malgré sa main droite qui n'a pas recouvré toutes ses facultés physiques.

Elle s'apprête à prendre place sur mon siège, c'est le grand bonheur pour moi ! Elle attrape d'abord les poignets du Rollator, ensuite elle prend appui sur l'un de mes accoudoirs d'une main, fait lentement ployer ses genoux, puis de sa deuxième vient chercher l'autre accoudoir avant de s'installer. Elle soupire un coup, sa petite voix d'actrice module un : « Merciiiiii » adressé à la cantonade, au patron quand c'est lui qui donne un coup de main, ou à d'autres personnes et quand elle y arrive toute seule, je le prends pour moi !

Le chapeau qu'elle met a lui aussi été acheté dans une boutique bolognaise, il lui va aussi bien que la paire de gants violets qu'elle ressort depuis toujours, on a l'impression qu'elle les a reçus en cadeau pour son vingtième anniversaire ! Enfin, elle se couvre les épaules de l'une des belles écharpes de soie qu'on lui a offertes, la jaune à pois noirs, la grège bordée d'un ruban lustré ou la verte d'un vert séculaire et profond qui fait penser à ces étoffes précieuses dont les coffres princiers regorgeaient jadis. Maintenant, croire que nous sommes prêts à partir, c'est compter sans les téléphones ! Où sont les téléphones ? Le petit rose de la patronne est-il bien en place dans la sacoche en cuir fuchsia qu'elle dispose en bandoulière ? Et celui du patron ? Il enfile son blouson, son foulard rouge et son chapeau de feutre tout en jetant un regard circulaire partout dans le salon, bredouille, évidemment. La scène est récurrente, je la connais par cœur : appel depuis le fixe, la sonnerie

émet sa ritournelle très étouffée, enfouie dans la poche d'une parka épaisse remisee dans le dressing ou d'un peignoir entassé sur le lave-linge ou sous le lit glissé dans une de ses babouches avachies... En général, pour peu qu'il soit pressé ou que des emmerdes lui tannent le cerveau, il rugit contre lui-même, se traite de tous les noms. Une telle incapacité chronique de faire attention à ses affaires n'est pas bon signe ; les jours de grandes déprimés, il se surprend le téléphone à la main en train d'essayer d'appeler des clés, des gants, des lunettes de soleil ou des chaussettes pour les localiser ! Pauvre patron, il a souvent bien du mal avec la logistique ; on dit ordinairement ça des poètes et des savants, mais lui, c'est plutôt une question de phobie. Bref, en ce jour des noces d'émeraude, ça va bien. La perspective du restaurant l'enchanté à tel point que c'est de rire qu'il éclate en entendant sonner le mobile égaré, tranquillement rangé dans la poche de l'anorak qu'il vient d'enfiler.

Nous sommes donc prêts à décoller, pas trop tôt, je commençais à avoir des fourmis dans les jantes. Checklist, patron ! Ne rien omettre : mise en place du sac à dos accroché à l'arrière, vérification des repose-pieds, bordage des pans du plaid-poncho à l'intérieur des accoudoirs pour l'empêcher de se prendre dans les roues, desserrage des freins... Et puis me manœuvrer minutieusement dans les règles de l'art : sortie de l'appartement sans érafler les murs, lumière dans le couloir, deux tours de clé dans la serrure, quelques mètres à parcourir pour me positionner bien en face de l'ascenseur, temps d'attente réduit, ouverture des coulissants, image de l'équipée plain-pied dans le vaste miroir en fond de cabine, échange de sourires entre la patronne confortablement assise et le patron debout à l'arrière, brin de causette pendant la minute de la descente :

– Quarante ans, dis donc...
– Justement, on ne le dirait pas, c'est passé comme un éclair !

– Un éclair comme ça, c'est...

Un étage c'est à peine le temps de se le dire, sortie dans le hall, passage du seuil de la porte vitrée en marche arrière, plus pratique pour ne pas heurter le battant avec les repose-pieds ; je me demande à chaque fois ce que ressent la patronne quand elle virevolte un double demi-tour, plus ou moins rondement selon l'humeur du patron, parfois elle s'esclaffe, des « ho, ho, ho ! » comme au manège. Puis, traversée du jardin, les patrons parlent des arbres ou des fleurs ; moi, évidemment, je suis comme la patronne, en mode rase motte, et ça rend dingue de n'apercevoir que le talon en béton qui coiffe le muret de briques rouges. À l'orée du second hall, petit coup de tube basculeur pour franchir le seuil devant la loge de la gardienne, un petit salut chaleureux quand elle nous aperçoit en passant.

Encore un deuxième tête-à-queue, très délicatement cette fois, parce que dix centimètres de dénivelé ça ne rigole plus, que le patron soit bien luné ou non. Il faut faire coulisser les roues arrière sur la contremarche, tout en me retenant en bascule, roulette avant dans les airs, avant de les poser délicatement sur le trottoir. D'autres « tierces personnes » plus robustes, comme les fils, utilisent une technique similaire mais eux, ils le font en marche avant, ça demande plus de force parce qu'il faut retenir nos poids respectifs cumulés, celui de la patronne et le mien, à bout de bras.

Enfin, c'est la rue ! Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il n'y a pas si longtemps encore, la patronne partait sur son vélo, à pied, en bus ou en patins à roulettes, libre comme l'air sans rien demander à personne ;

tandis que maintenant... Je l'entends si souvent dire « petit à petit, je remarquerai », en quêtant dans le regard de son homme une certitude qui n'existe que dans le courage du cœur. Je comprends bien ce qu'elle éprouve, me voilà sur le macadam qui s'étend devant nous et je ressens sa frustration de ne plus pouvoir tailler la route à sa guise. Quelle sensation plus excitante que de s'imaginer dans le châssis d'un char de course ou d'une voiture de rallye!? Le sol file à vive allure à quelques centimètres en dessous. Cap vers le restaurant avenue du Maine, le patron a le pas leste, la patronne est joyeuse. Comme d'habitude, elle lui parle et il n'entend rien; forcément d'où il est, derrière elle et au-dessus, avec le vent de la vitesse et le bruit de la rue, impossible; il s'arrête régulièrement pour l'avertir que de toute façon il ne peut rien capter, mais de toute façon aussi elle a envie de parler : « Regarde ce vert superbe des cariatides de la fontaine Wallace, comme il brille ! Voilà longtemps qu'on n'a pas dégusté un tajine au Taghit! Les immeubles font crasseux à côté de la façade ocre style berbère... Il faudra penser à racheter du fromage de chèvre à la superette ! T'as vu ce restaurant libanais ou celui-là, un thaï, on n'a jamais essayé ! Tu crois que la *pata negra* est aussi goûteuse à la boutique espagnole que celle qu'on mange en Andalousie? Ah, le Cabanon, j'y retournerai avec mes copines, les gens sont sympas et les fruits de mer délicieux ! Ils doivent avoir de nouveaux modèles chez Endurance Shop, il serait temps que je me rachète des baskets N.B... »

Une bourrasque glacée en provenance de Montparnasse nous cueille avenue du Maine. Le temps vire brutalement, une volée de nuages noirs tempétueux se précipite; si on veut éviter le grain, plus une minute à perdre, le restaurant Vins & Marées pointe le

bout de sa marquise bleue à quelques encablures... ni la pente ni les dalles un peu disjointes ne font mollir le patron bien décidé à déjeuner sec et au chaud : ça tangué, bringuebale, chaloupe, je le sens bien derrière moi, vent debout, la tête engoncée dans son chapeau calé à la verticale en bouclier. La circulation des voitures, les rafales qui redoublent de violence, le boucan est tel que je ne me rends pas compte si la patronne est en train de parler ou non ; j'ai plutôt l'impression qu'elle se concentre, qu'elle s'associe mentalement aux efforts de son homme, sûrement aussi pressée que lui d'arriver à bon port. Moi pareil, j'ai hâte d'arriver ! Le petit piéton vert du carrefour avec la rue Raymond-Losserand est allumé, une chance pour nous ; de l'autre côté, le voiturier du restaurant semble n'attendre que nous avant de fermer les écoutilles, il quitte l'abri marqué des lettres blanches « restaurant de poissons fruits de mer petite pêche », il nous accompagne aimablement jusqu'à une grande marche, empoigne les montants latéraux de mon châssis et me hisse à niveau ; le patron appuie son pied sur le tube basculeur du côté droit ; en un tour de main, nous voilà à l'intérieur où une tendre chaleur nous enveloppe.

– C'est bon, dit le patron à bout de souffle.

– C'est plus que bon, mon amour, répond-elle en soulevant son chapeau houspillé.

J'aperçois le décor cosy en contre-plongée entre les pieds du voiturier ; le lieu est aménagé en paquebot à l'ancienne ; un aquarium bondé de poissons et de crustacés en liberté conditionnelle sépare le vestibule de la salle à manger, une casquette de capitaine est posée comme si celui-ci s'en était débarrassée pendant sa pause déjeuner, un crabe gigantesque toutes pinces dehors à jamais inoffensives s'agrippe

au plafond, des marines accrochés aux murs alternent avec quelques maquettes de voiliers en suspend sur des étagères. Le voiturier remet mes roues à terre ; je retrouve mon point de vue habituel en dessous de la ceinture, une fine boucle dorée orne celle du maître d'hôtel qui nous salue : « Bonjour madame, bonjour monsieur... vous avez réservé ? » Le patron dit son nom, nous sommes invités à nous installer à la table située au bord de l'allée : « J'espère que vous y serez très bien. »

C'est tellement jouissif de circuler sur un sol parfaitement lisse, parfaitement plat, parfaitement lustré : le pneu ! Et puis me voilà bien tranquillement parqué les deux accoudoirs glissés sous la nappe de la table. Et si je m'amuse à déshabiller les patrons ? Elle, depuis que je la transporte, je la connais par cœur, peut-être même mieux que lui, et je sais qu'elle aime se sentir à l'aise, c'est la tenue d'Ève qu'elle préfère mais elle adore aussi ses petites affaires, ses pantalons bariolés, ses pulls Bompard, ses chemisiers échancrés et aujourd'hui, c'est tenue classe ! Le patron lui, plutôt pudique plutôt classique question vestimentaire, se contente de son éternel pull en laine écru et de son pantalon de velours gris, fleurant le vent et l'émotion.

Bientôt, des souliers noirs font leur apparition sur ma droite, trop bien cirés à côté des bottines en caoutchouc crottées du patron, c'est le serveur :

– Bonjour madame, bonjour monsieur, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Qu'est-ce que vous nous conseillez, demande le patron (il fait toujours ça pour gagner du temps quand il ne sait pas ce qu'il veut).

– En entrée, vous avez friture de petits éperlans sauce tartare, de la soupe de poissons de roche spéciale

Vins & Marées ou des petites sardines de méditerranée rôties à la fleur de sel, et aussi... des croustillants de gambas sauce tandoori, des queues de langoustines décortiquées bretonnes, du saumon fumé sur blinis et sa crème acidulée et des huîtres évidemment, je vous conseille un arrivage de creuses pleine mer de Cancale ! Pour les plats, il y a une délicieuse choucroute de la mer maison, des noix de Saint-Jacques fraîches à la plancha, ou du carré d'agneau...

– Ça sera poisson, disent les patrons en chœur.

– Très bien, alors un bar entier grillé ou en filets, sauce pistou, steak de thon albacore sauce vierge, pavé de cabillaud rôti au beurre de thym ou pavé de saumon de Norvège et son beurre citronné...

– Hum, hum.

– Je vous laisse le temps de faire votre choix... voici la carte des vins.

À cet instant, des éclats de voix se font entendre ; des rires, des claquements de semelles mouillées retentissent sur le sol, enchaîné par un concert de froissements de vêtements que l'on quitte ; de joyeux glapissements éclipsent le bruissement des textiles, des cuirs et des nylons. J'ai droit à une dizaine de paires de chaussures d'hommes et de femmes qui me défilent au ras des repose-pieds, ça me démange d'ailleurs, il suffirait que je les étende et zoup !, toute la colonie qui se rétame en un immense gadin groupé, comme dans un dessin animé de Tex Avery...

Le tohu-bohu se dissipe progressivement vers le fond de la salle. Je perçois par bribes les mots que les patrons échangent ; ils se souhaitent un bon anniversaire de mariage, ils disent que quarante ans ça passe vite, ils reprennent la suite des points de suspension laissés en plan dans l'ascenseur :

– Quarante ans, ce n'est pas si dur à vivre ! s'exclame le patron.

– Du coup, ça passe comme s'il ne s'était rien passé !

– Rien, rien, tu y vas un peu fort, mais il reste tant de choses à faire...

– Quarante ans depuis le petit train de Cartago !

– Le petit train de Cartago qui allait vers Cali.

– C'est la première fois qu'on prenait le train en Colombie.

– C'était notre premier voyage dans le pays.

– Et la première fois qu'on s'embrassait pour de bon aussi !

– Il faisait nuit, il faisait si chaud...

Le garçon repasse prendre la commande, j'entends qu'ils ont opté pour les huîtres, un bar pour la patronne, des coquilles Saint-Jacques pour le patron, une bouteille de Chablis et pour chacun une coupe de champagne. Et pour le dessert ? Le baba, le fameux baba au rhum de la maison. L'assortiment des sons et des odeurs produit une sorte de rythme alpha ; les saveurs des mets et des vins musardent à travers la pièce, leur bacchanale sensuelle et paresseuse m'entraîne dans une somnolence béate. Aucun convive dans cette salle n'a l'idée même que j'existe, enfoui sous une nappe mais ne suis-je pas l'unique créature ici à être consciente de la totalité de ce qui se raconte, s'esclaffe, se consomme ? Je ne sais d'ailleurs pas comment les patrons ont fait pour avaler tout ça. Enfin, le patron, d'accord, je ne suis pas très étonné... mais la patronne ! D'habitude, elle déjeune léger et ne dîne pas le soir. C'est vrai aussi qu'avec les bons petits plats que lui concocte le patron, c'est difficile de se faire une idée très précise sur cette question...

Nous ressortons du restaurant ; une accalmie rend l'avenue plus hospitalière, les parapluies sont refermés

et le flux des passants accru. En revanche, la poussée du patron dans mon dos s'est quelque peu relâchée ; l'effet de la digestion sans doute, ajoutée à l'ivresse, modérée certes mais suffisamment attisée pour qu'il prenne le macadam pour de la ouate, le shopping dans les grands magasins pour une tournée de caves ou le périple jusqu'à Montparnasse pour une croisière à travers les Cyclades ! La patronne ne tarit pas d'éloge, le bar était si fin et le baba succulent ! Le patron acquiesce, devant davantage les propos de son épouse qu'il ne les entend réellement. Quand se décidera-t-on à résoudre ce problème de communication crucial qui pourrit la relation entre le « patient » assis et la « tierce personne » qui pousse derrière ? Elle se fait très difficilement entendre par lui, et réciproquement, dès que l'environnement est un peu bruyant et que leurs voix sont amorties par les chapeaux ! On pourrait installer des casques audio avec micro comme dans les avions ou sur les motos.

Nous traversons l'avenue du Maine, très large et envahie de vélos et de scooters, certains très peu soucieux de la couleur des feux. Là aussi, amélioration indispensable : aménager des systèmes de détection d'obstacles pour fauteuil roulant, comme sur les automobiles, ce serait une sécurité. Au fond, les arbres nus du cimetière Montparnasse sont sages comme des images. Le patron se sent très sûr de lui, très attentif, très prévoyant. Ce qui ne me rassure qu'à moitié. Quelque chose me dit qu'il a branché le pilote automatique et qu'il a la tête ailleurs en plus d'être un peu éméché. Je surveille l'approche du trottoir en serrant les jantes ; selon le degré d'alcoolémie présent dans le sang du timonier, soit il fonce avec la fureur de vivre soit il négocie l'épreuve façon leçon de piano. La patronne n'a pas dû se montrer trop sobre non plus car elle ne

bronche pas; normalement, elle ne boit qu'un verre mais pas sans l'avoir humé et s'être délectée par petites gorgées, moments suprêmes qui effacent le terne et laissent place au merveilleux; elle met souvent du temps avant de ressortir son nez du verre car elle goûte les raisins un à un et en respire l'air frais, les poumons s'imbibent de la liqueur semblable à un souffle divin. C'est un vrai régal de la voir boire du bon vin !

Et puis, RAS à l'arrivée de l'autre côté de l'avenue, un arrêt banal au bord du bateau, une pression molle sur le basculeur, une remise en route pépère sans parti pris, on dirait que le patron a un peu oublié son rôle moteur dans l'attelage. Au-delà de la rue Froidevaux, une pente s'élançe vers Montparnasse, le patron bien désinvolte se laisse emporter en roue libre. Au début, je ne comprends pas trop la logique d'avoir changé de trottoir vu que le centre commercial se situe du même côté que la gare, il suffit de longer celle-ci tout simplement. J'ai la réponse une cinquantaine de mètres plus loin : les « mendiants »... délicieuses pâtisseries en forme de palets qui font la réputation de la Confiserie du Maine ! L'auvent orange replié à cause du vent montre un bout de sa toile. Les patrons ont dû conclure un pacte pendant ma sieste au restaurant. La devanture basse (on n'en rate pas une pour appâter les consommateurs dès le berceau !) nous permet d'admirer, la patronne et moi, les chocolats, les gâteaux et toutes les sucreries étalées en abondance. En même temps, je sens bien qu'elle est loin dans ses rêves; leur conversation au restaurant a fait remonter des souvenirs de Colombie, elle se promène libre le long des plantations d'orchidées. Aussi libre que le petit chevreau qu'elle avait pris dans ses bras et qui lui avait léché le nez comme il l'aurait fait d'un jus de fruit ou d'une crème à la goyave. Aussi

céleste que les couleurs et le parfum de cette fleur aux pétales incroyablement sensuels qu'on lui avait offerte,. Tout ça pétille dans ses pensées et l'embarque avec la farandole des friandises.

Une petite marche rehausse le niveau de la boutique et c'est moi, d'un coup de repose-pieds déployés au maximum, qui pousse la porte en bois ancien. Un centimètre à droite, un centimètre à gauche de chaque main courante, ça passe ricrac, juste l'épaisseur du plaid qui frôle le battant. La marchande occupée avec une cliente nous observe d'un œil inquiet de peur qu'on défigure son mobilier (elle n'a d'ailleurs pas tort, on a déjà défoncé la vitrine d'une fleuriste, constat à l'amiable et tout le tralala...). Nous sommes immédiatement enveloppés de senteurs très suaves et très insistantes, mélangées à la douceur de la température et à la délicatesse des éclairages, c'est exquis ! Les reflets disséminés dans les emballages chatoient comme un firmament d'étoiles magiques.

Ça rend poète un contraste aussi vif, tu es à l'extérieur aux prises avec toutes les adversités, tu es dedans, au nirvana à l'abri du temps qu'il fait, du temps qui passe, de tous les temps ! La patronne n'en peut plus : « C'est magnifique, on a envie de goûter à tout ! », ça colle bien au décor sa voix d'actrice gourmande dans le rôle d'une princesse. La marchande en oublie son angoisse, elle flaire la connaissance, elle empaquète illico les sucreries de la dame, sans perdre de vue les articles qui séduisent le plus ostensiblement la patronne.

Je rêve un jour de me retrouver dans la peau d'un petit humain gourmand, juste pour me délecter un instant du goût du chocolat ! Je tombe sous le charme de la patronne qui en est très friande et le regard que je lui jette, pénétrant, très amoureux, me fait chavirer d'un

seul coup, comme ça m'arrive souvent quand l'émotion déborde en moi. De la colère, je passe à la tendresse; je me surprends à me demander ce que la patronne vit vraiment en elle-même et, aujourd'hui, le sortilège euphorisant me traverse comme un courant d'air car en plus de pouvoir penser, j'ai la capacité d'aimer. Je me sens plus humain que certains d'entre eux !

La patronne est raisonnable. Le patron peut boucler la fermeture de mon sac à dos où il a inséré les paquets de « mendiants », chocolats blancs et noirs recouverts d'éclats de noisette, de pistache, de noix, d'amande et puis quelques pâtes de fruits rouges et un assortiment de macarons multicolores. « Il y en a aussi pour mes copines » dit-elle. La sortie de la boutique s'effectue en marche arrière, la marchande a ouvert les deux battants, le patron plaque les roues sur la contremarche et me repose un niveau plus bas. L'air froid et humide nous fouette à nouveau la carcasse; nous poursuivons notre chemin vers le grand centre commercial situé au pied de la tour, c'est monstrueux ce blockhaus en plein cœur de la ville. On traverse une nouvelle fois une zone à haut risque au carrefour de la rue du Départ et du boulevard Edgar-Quinet, pour échouer sous l'auvent qui coiffe les vitrines des Galeries Lafayette.

Le patron s'incline vers la patronne, chapeau contre chapeau :

- Tu sais où elles sont les bijouteries ?
- Je crois qu'il y en a plusieurs.

D'accord. Le jeu consiste alors à trouver une entrée sans escalier. Aucune signalisation en vue pour indiquer un accès approprié aux fauteuils roulants. Très vite, je sens que le patron s'énerve, il maugrée des banalités rageuses : « Il vaut mieux être riche et en bonne santé », « On en fait plus pour les chiens que

pour les handicapés! », « Je comprends pourquoi le e-commerce fait fortune! » La patronne tempère, elle n'aime pas que son homme se mette en colère : « Ça ne sert à rien de râler tout le temps, forcément, on va bien trouver... » Un optimisme pareil ne le calme pas, mais l'idée de dénicher de belles boucles d'oreilles pour sa chérie l'emporte et il éclate de rire : « Tu as raison, comme d'habitude, d'ailleurs le voilà notre passage! »

Effectivement, une porte vitrée borde le trottoir de plain-pied. À la manière de prendre le virage et de régler l'allure très précisément sur la vitesse d'ouverture automatique des battants, je perçois que le patron a retrouvé sa bonne humeur. On les sent bien tous les deux, heureux d'accomplir un acte célébrant le précieux événement. Émeraude, il faut dire que des noces d'émeraude ça me fait quelque chose. J'éprouve une sorte d'élan émotionnel qui me donne l'illusion d'avancer tout seul et que le patron se trouve là derrière moi juste pour savourer son plaisir! Nous régnons tous les trois dans une bulle ambulante, une griserie ambiante nous enclave; mon esprit s'embrouille et une curieuse réflexion me tombe dessus. Parce que... à bien y réfléchir... ce truc d'humains des noces... ça fait bizarre, non? À quoi ça peut servir au fond? Est-ce que ça vaut d'affronter ces satanés obstacles? Et d'ailleurs pourquoi construire toutes ces marches d'escaliers? Le besoin de dominer, de se situer au-dessus des autres? Tout devrait être de plain-pied, la circulation entre les rues, les maisons, les magasins... Tout devrait être au même niveau : entre les gens, entre les animaux, entre toutes les choses de la vie! Une telle ségrégation me fait des nœuds en serpentins d'alambic, et du coup, hop! je me rebelle, je tire à gauche sans prévenir, une embardée subite, histoire de ne pas me faire oublier. L'effet est

immédiat, le patron rattrape le coup d'un geste nerveux et m'invective : « Eh bé ! Qu'est-ce qui lui prend à ce fauteuil roulant ? » La patronne se crispe, comme si elle se réveillait en sursaut : « Hé ! », puis elle rigole « Ho, ho ! », elle réagit souvent ainsi... dans certains cas, c'est pour maquiller son inquiétude ou son chagrin, elle rit sans le vouloir à la place de pleurer ; dans d'autres cas, elle veut signifier que ce n'est pas grave. Difficile parfois de savoir...

– On aurait dû faire réviser ce fauteuil roulant depuis le mois de juin, réplique-t-elle.

– Tu as raison. On va s'en occuper dès la semaine prochaine...

Et voilà ce qu'il advient à qui use de sa liberté d'expression ! On va le faire réviser, on va le remettre dans les rails, dans le droit chemin. Moi j'aimerais être traité autrement, je roule, je fais mon boulot, je n'ai guère le choix ; c'est vrai : j'ai des patrons qui me font connaître une expérience intéressante mais j'aimerais participer davantage à leur vie, je ne sais pas très bien comment... pas comme les animaux à papy mamy, chats, chiens, perruches, non, pas ce genre de supplément d'âme, mais plutôt comme un cheval... il fut un temps où il était aussi indispensable que moi aujourd'hui... la plus belle conquête de l'homme... j'en suis loin, je n'ai rien de noble et j'en ai assez de ce statut misérable ! La patronne n'a qu'une envie, c'est de pouvoir marcher toute seule, sans moi ! Normal, évidemment. Le patron ? Il me respecte... disons qu'il me ménage...

Que c'est pénible de ne pas se contenter de ce qu'on est ! Accepter son sort et se tourner vers les belles choses, voilà la philosophie de la patronne, ça me détendrait de connaître sa recette... elle est là, prisonnière de son corps qui ne veut plus marcher et elle

se poulèche les yeux avec les robes, les foulards, les chemisiers, les chaussures joliment exposés en devanture. Le patron peu porté sur ce genre d'esthétique ne peut pas non plus n'en faire qu'à sa tête ; il s'arrête, un peu malgré lui (lui aussi !).

– Tu vois, c'est un chemisier comme celui-là qu'il me faudrait, dit-elle en montrant l'objet convoité de ses mains gantées en violet.

– On est venus chercher des boucles d'oreilles.

– Ça n'empêche pas !

Ce que je déteste dans ces endroits, c'est d'être en direct avec les passants pressés, leur indifférence est accablante, c'est pire encore quand ils nous jettent un regard de pitié. D'étalages de fringues en étalages de chaussures, la bijouterie Marty est en vue, la première que l'on croise qui soit de plain-pied, portes ouvertes, bref, accessible. Là, c'est le royaume des scintillements et des préciosités mais rien à voir avec la confiserie où les chocolats et les pâtes de fruits imposent leurs masses denses et sombres : ici, tout semble aérien, l'or, l'argent, les gemmes flottent au-dessus des socles d'un blanc limpide, eux-mêmes déposés sur des tissus fins très clairs. Une fois franchi le seuil, le patron a stoppé l'allure. Nous cheminons au pas, on accomplirait un pèlerinage qu'on ne ferait pas plus cérémonieux, mus par un vœu et une promesse ; en plus, les patrons, je les sens dans leurs petits souliers, c'est la première fois que je les vois fréquenter ce genre de boutique. Je suis sûr que la patronne n'a pas pensé une seconde que des belles boucles d'oreilles, ça s'achète dans les bijouteries, pas sur les marchés ni dans les bistrots.

– On ne peut pas dire qu'on est des habitués de l'endroit, ironise le patron.

– C'est sûr que je ne t'aurais jamais amenée là !

– Il ne faut pas non plus mourir idiot !

Une dame nous observe dès qu'on a pointé nos nez dans la boutique, elle ne s'est pas précipitée au-devant de nous, c'est une bonne vendeuse, pas de celles qui vous assaillent obséquieusement pour vous orienter vers ce qu'il y a de plus cher. Les patrons prennent leur temps, à la vitesse d'un escargot en silence ; elle montre des objets du doigt, parfois même balaie un espace entier comblé de bijoux de toutes sortes. Lui retient son souffle... dans le reflet des vitrines, je l'aperçois qui se baisse subrepticement pour tenter de décrypter les prix écrits en minuscule. Ce serait médire que de le cataloguer dans la case des grippe-sous mais quand même, je sens bien qu'à partir d'un quatrième chiffre à gauche de la virgule, il s'accroche à mes poignets ! Sûr que ça ne met pas forcément l'économie du ménage en péril mais je commence à le connaître, le patron : l'idée même de déboursier fastueusement dans ce genre d'article bouscule un peu l'échelle de ses valeurs, on en revient toujours à la même chose...

Mais nous sommes en train de choisir le cadeau des noces d'émeraude pour la patronne. De jolies boucles d'oreilles qu'elle n'aurait pas besoin d'enlever pour dormir, c'est ce qu'elle a dit dès le début et qu'elle déclare in extenso à la vendeuse comme on fait sa liste au père Noël. En fonction de ce que la patronne lui désigne, celle-ci extrait de délicates parures fantaisie des présentoirs ; elles correspondent à la demande initiale, mais aucune ne provoque le moindre coup de cœur. Et là, le patron, en bon jésuite, a repéré le prix assez modique des articles sélectionnés par la vendeuse ; il y a encore un peu de marge et on peut mieux faire, alors il n'hésite pas à faire preuve du goût et de l'élégance dont il est capable dans les grandes occasions...

« Regardons plutôt ce que vous avez en or blanc et de style plus moderne », dit-il d'un air entendu. Adhésions immédiates et conjointes des deux femmes, la cliente et la vendeuse (peut-être avaient-elles, consciemment ou non, usé à leur tour d'un stratagème profil bas pour culminer vers d'autres registres : allez donc savoir, les humains sont tellement tarabiscotés !). Toujours est-il que la vendeuse revient munie d'une variété de boucles d'oreilles au design sobre et contemporain. Très vite, les élues sortent du lot !

– Ah oui, jubile la vendeuse, elles sont faites pour vous, madame !

– Elles n'attendaient que moi, plaisante la patronne.

Le patron reste silencieux. La vendeuse introduit la tige dans la perforation de chaque oreille :

– Vous devez bien entendre le « clic », dit-elle en actionnant le fermoir, tout en saisissant le miroir pour le porter devant le visage de sa cliente... Vous voyez, elles s'adaptent parfaitement aux lobes de vos oreilles !

– Tout à fait, renchérit la patronne en train de se mirer, qu'en penses-tu ?

– Parfait ! approuve le patron qui embrasse son épouse.

Cette fois, il enlève son chapeau ; je ne sais dire s'il le fait par commodité ou pour marquer la solennité du geste. Je suis aux premières loges pour assister à la scène, la vitre du présentoir me renvoie très clairement l'image de leur baiser. Et si quelque chose m'émeut particulièrement c'est bien la complicité qui se forge entre deux humains, comme si ce sentiment était devenu la marque de leur couple, au fil du temps, et qu'il avait pris sous son aile tout ce qui peut rendre l'amour à la fois généreux et périssable, à commencer par les petites quotidiennetés, les unes délicieuses et les

autres exécrables, les unes qui rapprochent, les autres qui séparent...

Ils ont l'air heureux d'en être arrivés là; ils donnent l'impression paradoxale qu'ils le doivent autant à une sorte de miracle qu'à l'évidence que ça n'aurait pas pu se passer autrement. La séquence est brève, intense, attendrissante. Il se redresse tout en replaçant son chapeau; elle continue de se contempler; elle a dû l'apercevoir de dos, en arrière-plan, juste dans le prolongement des boucles d'oreilles, quand il s'est dirigé vers la caisse mais elle est toute à elle-même, si contente et si belle!

Le spectacle de nombreux couples de jeunes gens présents autour de nous parachève la douceur qui m'habite; ils volettent timidement autour des joailleries porteuses de l'aveu ou du ré-aveu de leur alliance, elles exercent sur eux une fascination transmise de génération en génération. Une même lueur ancestrale et sacralisée traverse le visage du patron, sans doute à son insu, l'air satisfait de la mission accomplie. La patronne lui remet le miroir. « On "dé-brake!" » dit-il comme il le fait à chaque fois qu'il tente de me pousser et que les freins sont restés serrés. Elle répond alors rituellement : « Ah, oui, les freins! » tout en s'arc-boutant sur chaque poignet à gauche à droite surtout (c'est plus difficile de ce côté pour elle) pour relever les patins pressés sur les roues.

Est-ce l'effet de l'émotion ou de la fatigue qui gagne? Au sortir du magasin, la météo du patron enfle comme un orage menaçant, comme la foule qui a décuplé dans les allées. Les gens c'est comme les nuages dans le ciel, un par-ci un par-là, c'est du grand bleu tranquille, entremêlés en masse les uns dans les autres, c'est le grain qui s'annonce. Et ça ne manque

pas. Je sens bien que les mouvements imprimés par le patron sont saccadés, il fait du gymkhana entre les passants au risque de se retrouver nez à nez avec une poussette d'enfants, une trottinette ou un confrère à moi. La patronne fait le dos rond, elle se dit sans doute que ce n'est drôle pour personne d'affronter le maels-trom grégaire quinze jours avant Noël dans les venelles d'une galerie marchande. Mais ça ne sert à rien de s'énerver, ça ira bien mieux une fois dehors. Il aurait fallu pour cela éviter l'épisode Habitat : la patronne lève le bras vers la vitrine du magasin situé en contrebas de l'allée ; le patron s'arrête, se penche pour entendre ce qu'elle veut lui dire :

– C'est ça ce que je voudrais acheter, la guirlande de LED...

– Il y en a déjà une sur l'étagère du salon, réplique le patron d'une voix blanche.

– Oui mais il en faudrait une aussi sur la bibliothèque.

– Impossible de descendre toutes ces marches.

– Il y a une autre entrée du côté de la rue de l'Arrivée.

Allez donc résister ! Le patron se résout à faire demi-tour. Nous atteignons le coin du magasin, une rampe descend jusqu'à la porte vitrée ouvrant sur l'extérieur ; à gauche, le seuil d'une autre porte vitrée est à niveau avec le rez-de-chaussée. Mais c'est compter sans l'hiver ! Un panneau indique que la porte est condamnée pour cause de froid... « Nom de Dieu ! On n'a vraiment pas le droit d'être handicapé dans ce pays ! », le patron ne se retient pas, il dégorge un venin en vrac sur l'ostracisme de la politique municipale en faveur des riches et des biens portants, sur l'indifférence de la société envers les nécessiteux, sur la sauvagerie de la Terre entière acquise à la sélection naturelle. Ce coup-ci la patronne ne tente pas de le calmer, elle est d'accord

avec la colère de son homme. Ainsi empirent les choses, le patron fait quelques pas dans la rue en quête d'autres ouvertures... introuvables; il projette un court instant de poursuivre sa route sur ce trottoir, au bout se profile l'immense parvis en face de la gare; il renonce aussitôt à la perspective d'affronter l'endroit le plus venteux de Paris, la pluie la plus drue, le froid le plus prégnant.

Nous rebroussons chemin vers la rampe descendue quelques minutes auparavant. En haut, l'agitation de la foule bat son plein. Personne n'a l'air très heureux de se canaliser là un samedi après-midi. Il fait trop froid, le bruit des semelles crible l'ambiance très inhospitalière de leurs clapotis accablés. L'humidité imbibée dans les tissus diffuse une âcreté fétide. Mais j'imagine mal à quel point ça tourne dans la tête des patrons. Car ensuite, il faut trouver une issue de l'autre côté, rue du Départ, praticable pour nous. Pas d'indications en vue. Une forêt de panneaux publicitaires noie toute chance d'apercevoir le minuscule petit logo à mon effigie, si tant est que ce panneau existe! Le patron interroge les gens, des commerçants, des vigiles, des passants, tous affichent un embarras de circonstance, témoins impuissants, pas concernés, très affairés, et au fond d'eux-mêmes bien honteux d'une telle indigence civique.

Première tentative infructueuse : nous sortons par une porte dont la traversée du sas représente à elle seule un parcours d'obstacles, mais le trottoir gagné bravement aboutit à trois marches qui empêchent de rejoindre la chaussée. Toujours des marches, encore des niveaux supérieurs et des niveaux inférieurs; le syndrome de la hiérarchie s'incarne dans les moindres détails, il nous rappelle combien il pourrit la libre circulation et toute la société!

Alors le patron improvise à voix bien haute et bien nerveuse, une lettre ouverte à Madame la Maire de Paris :

« Madame la Maire,

Vous êtes l'élue démocratiquement de la ville la plus célèbre, la plus convoitée, la plus visitée, la plus luxueuse de la planète. Capitale de la cinquième puissance mondiale, de la patrie des droits de l'homme, du berceau des inventions technologiques et humanistes les plus progressistes, comment cette cité peut-elle manifester un tel mépris à l'endroit des handicapés? L'énorme majorité de ses rues, de ses places, de ses magasins, de ses restaurants, de ses métros, de ses théâtres, de ses cinémas, de ses temples et même d'un grand nombre des cabinets médicaux est difficile voire inaccessible à un fauteuil roulant. En plus, une fois sur les trottoirs, ils sont sans cesse obligés de rebrousser chemin ou de passer de l'autre côté de la rue, parce qu'une poubelle est mal rangée, une terrasse de café est en désordre ou un échafaudage est trop étroit!

Bien sûr, il y a les musées nationaux, les trajets en bus ou certains grands magasins qui offrent des rampes mobiles ou des ascenseurs adaptés, mais comment accepter de limiter ses déplacements à ces quelques endroits favorisés???

Vous êtes l'élue de la capitale d'un pays modèle historique des avantages sociaux, tous acquis de haute lutte et enviés des autres nations, comment se fait-il qu'il faille encore lutter et lutter pour profiter de ces droits déclarés élémentaires pour tous, à égalité??? »

Le demi-tour face aux trois piteuses marches s'effectue au rythme déchaîné des propos épistolaires prêts à débarquer tout brûlants sur le bureau de l'édile. Maintenant, il faut remonter la rue du Départ, retour à

la case éponyme, le temps de trouver enfin un passage praticable, tambour battant, aiguillonnés par les réclamations incendiaires proclamées par le patron, et par les trombes d'eau glacée qui s'en donnent à cœur joie et redoublent d'adversité quand on débouche sur le parvis; on doit éviter de le traverser à tout prix, le vent déferle en rafales.

Oups! Un marché de Noël empêche de passer. Contourner la place est impossible. Non seulement il faut la traverser mais ce sera en se faufilant entre les cabanes des marchands. Un nouveau souffle forçit la liste des récriminations :

« *Madame la Maire...*

Comment est-ce possible d'autoriser ce bazar, vous savez qu'on y vend n'importe quoi sauf des produits traditionnels pour lequel le marché de Noël est destiné initialement?

Comment osez-vous être complice d'une telle cupidité scandaleuse, un commerce de pacotille qui entrave la circulation sur la voie publique, qui contraint les fauteuils roulants à escalader des gaines de câbles électriques qui serpentent sur le sol inondé entre chaque stand? Savez-vous que c'est pire encore qu'une marche d'escalier, pire qu'un rebord de trottoir, c'est visqueux, élastique, mouvant... illégal, Madame la Maire, tellement c'est mal installé! »

Ça glisse! Oui ça glisse nom d'un chien, ça dérape terriblement durant une énorme poignée de minutes dantesques qui s'achève à l'orée du parking public de la gare. Il reste à franchir la rampe pour rejoindre l'avenue du Maine. Où à peine y est-on que des travaux ont transformé le trottoir en une bouillasse mélangée de sable et de béton fracassés, les panneaux protecteurs de tôles vertes et grises sont bousculés par le vent, s'affaissent

en gémissant, interdisent le chemin, offrent un paysage dépenaillé et cataclysmique ! Le flot compact d'une foule hâtée par la double épreuve d'une météo calamiteuse et des courses de Noël s'étrangle dans un maigre passage pour piétons réduit à une ravine minuscule, unique voie possible, couloir de la dernière chance.

« *Madame la Maire...* et puis merde ! »

Là je sens clairement que le patron va m'utiliser comme véhicule prioritaire. En face, pas intérêt à manifester quelque forme d'opposition, mais vraiment aucune, ni de notre part, la patronne et moi et encore moins de ceux qui obstruent le goulet ! C'est concluant, on passe, chaud devant ! La capacité du patron à maintenir une certaine délicatesse de conduite en de telles circonstances ne manque pas de m'impressionner. « C'est dans le pire qu'on est le meilleur », l'adage lui va comme un gant ! Ce qui m'impressionne encore bien davantage, c'est le flegme de la patronne : la voilà balotée sur des terrains improbables, sous une pluie battante, face à un vent à vous plier la tour Montparnasse comme cette vieille locomotive à vapeur retrouvée jadis pendue dans le vide. Rien de ce chaos ne lui fait perdre le nord. À peine rescapée de l'impasse infernale, elle signale au patron qu'elle voudrait faire une halte chez Pier import, « Créateur d'Atmosphère », parlons-en ; l'enseigne brune terre de feu brille au-dessus du chantier comme l'Étoile du Berger annonçant un soulagement impromptu pour le patron prêt à tout pour décompresser ; d'emblée l'équipée oblique sur la droite, il y a une marche à franchir évidemment, pas plus ardue qu'une simple formalité mais une marche inutile quand même. Il faut pousser la porte vitrée, batailler contre la pression du groom, épreuve réussie haut la main. À force de complications on trouve que tout est simple. L'entrée

du magasin fait office de sas sur quelques mètres, c'est reposant, les alpinistes apprécieraient ce genre de palier, et puis surprise : nous nous retrouvons bloqués par un tourniquet, l'accès vers l'intérieur est filtré ! Qui a déjà tenté de faire passer un fauteuil roulant entre les pales d'un tourniquet ? La voix du patron tonne très fort dans le hall encaissé, je ne répète pas, la marche arrière se déroule à la vitesse d'un boomerang, aucun obstacle n'est toléré, les gens qui nous suivent comprennent tout de suite qu'il vaut mieux coopérer constructivement au repli. Il y en a même un qui dit :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, répond le patron entre ses dents, fauteuils roulants interdits !

– Ah, bon ?

Eh oui : ah bon ! *On the road again*. Je fais ce qu'on me dit. Le retour à la maison passe par l'ample avenue du Commandant-Mouchotte qui monte vers la place de Catalogne. Le patron ne s'arrête pas devant les affiches du Petit Journal, juste un coup d'œil, histoire de souscrire au rituel. L'ultime étape est assez singulière, il pleut et vente toujours beaucoup mais les vibrations que je ressens dans le châssis m'indiquent que l'orage a quitté l'âme du patron. Eh oui, à quoi bon ? Quant à la patronne, on dirait qu'elle rassemble son esprit dans tout son corps sans doute pour oublier qu'elle souffre souvent en fin d'après-midi, les effets de la morphine du matin s'estompent, mais je crois surtout qu'elle cherche à ancrer en elle-même les bons moments de cette journée exceptionnelle. Elle veut les faire siens, les faire leurs, les rendre vivaces et permanents afin d'en ressentir la floraison à tout instant, y compris les plus difficiles. C'est un art chez elle de ne jamais se contenter de survivre. Tous les deux lâchent prise, me

semble-t-il, comme disent les psychologues dans les émissions; la séquence des boucles d'oreilles les habite, tisse en eux le courage des gens surpris par un malheur. Semblablement, l'araignée secrète la toile qui lui sert de résidence et de piège pour ses proies. J'ai l'impression que mon imaginaire ressemble à celui des humains : il est doté d'une ressource un peu miraculeuse qui leur permet de générer des idées et de capter celles qui se baladent dans l'air. Des idées apparemment irréelles et illusives qu'ils savent transformer en nourritures mentales, sans risque de disette comme cela peut arriver avec les subsistances qu'ils cueillent, chassent ou pêchent; parce que la matière de base de leur restauration morale ne dépend ni de l'environnement ni de personne d'autre qu'eux-mêmes. Et la remontée de l'avenue en est différente. Assez tonique, d'une souplesse plastique. Continue et sans accroc, la partie du trottoir en cet endroit ne présente aucune adversité; contourner les bordures des boutiques et les décorations du Pullman Hôtel suffit à tracer une route dégagée.

Enfin, arrivée devant la porte vitrée de la résidence, franchissement de la marche de dix centimètres, traversée du jardin, autre porte vitrée, celle de notre bâtiment... et nous nous retrouvons face au miroir de l'ascenseur, tous les trois, lessivés, rincés, trempés, éreintés, épuisés sous la lumière jaunie par la couleur brunâtre du revêtement. La patronne dégage sa chevelure au-dessus des oreilles, le patron redresse la tête, ils se sourient; leur regard à chacun navigue entre celui de l'autre et les bijoux qui reluisent d'un blanc mat et gracieux. Elle fixe son reflet, se passe les mains sur le front, sur les joues, sur les lèvres, sur le menton, elle dit : « Tu vois, je reviens, petit à petit... » Moi, bien sûr, avec mes accoudoirs encore perlés de pluie et mon air

un peu robotique première génération, j'ai pas d'allure mais le cœur y est !

Enfin l'appartement, la chaleur, le calme, l'intimité. Aussitôt le rituel, la patronne serre les deux patins de freins, quitte son chapeau et ses gants, le patron les dépose sur le bras du canapé, elle se met debout en s'appuyant sur ses coudes, le patron lui approche le Rollator ; elle se tient en équilibre dessus tout en se débarrassant du poncho, de l'anorak et du corset, l'œil déjà connecté à l'aquarelle en cours, elle prend place dans son siège bleu à roulettes. Le patron me cale contre le mur, bien rangé entre le canapé et la porte ; il prend soin de m'orienter face à la salle, il le fait à chaque fois avec la même attention, pas comme les ambulanciers ou les aides-soignants qui me plaquent le bout des accoudoirs contre le mur en pénitence ! Le patron m'a souvent changé d'orientation quand on m'a ainsi garé, on dirait qu'il se met à ma place et que ça lui semblerait insupportable de rester ainsi le dos tourné aux gens ; sa sollicitude me touche, elle me donne au moins l'illusion qu'on ne me considère pas comme une vulgaire chose inerte et sans âme ! C'est bon, c'est plus que bon ! Et mon émotion vibre incroyablement fort quand j'entends les patrons se remettre de cette journée bien particulière :

– Ah c'est plus que bon mon amour, soupire la patronne.

– Oui, c'était super mon amour, répond le patron.

Il fallait tomber sur lui, le fauteuil roulant narrateur des misères de sa « patronne » : il nomme ainsi la patiente qu'il transporte, une personne peu banale qui s'est réveillée à moitié paralysée un lendemain de Saint-Valentin, dans une chambre d'hôpital.

Une opération qui a mal tourné et un cancer qui récidive.

Ça aurait pu virer au pathos, mais ce serait sans compter avec l'incroyable opiniâtreté de ce tandem singulier : la patronne, petit soldat de tous les possibles, fantaisiste et imprévisible, passionnée d'aquarelles et le fauteuil roulant, tendre, espiègle et râleur. Une complicité inattendue motivée par la colère... sa colère à elle d'être contrainte de devoir réapprendre à marcher comme une enfant ; sa colère à lui, exceptionnellement doué de pensée et de sentiments, de n'être considéré que comme un vulgaire moyen de transport pour handicapé !

Et puis, il y a le patron aussi, le mari, l'« aidant » qui a parfois du mal à trouver sa place dans ce maelström, qui pousse le fauteuil et fulmine contre les innombrables obstacles dans les rues mais qui tente de positiver faute de mieux. La patronne donne le ton quand elle déclare tout de go que mourir, ça n'est vraiment pas intéressant !

Le récit débute le jour de l'anniversaire de leurs noces d'émeraude, il nous embarque dans l'odyssée à la fois quotidienne et singulière, triviale et sur-réaliste, émouvante et facétieuse de l'étrange trio aux prises avec l'infortune.

Sylvie et François-Marie Pons se sont mariés en 1974. Ils ont deux enfants : Virgile et Clément.



Photo : autoportrait

Ils vivent à Paris et partagent des passions variées : écriture, création artistique, gastronomie, grandes villes et bouts du monde, conversations et moments amicaux.



Figures de France
de l'enthousiasme à partager !



publishroom

**MECENAT
CHIRURGIE
CARDIAQUE**
enfants du monde



ISBN : 979-10-236-0192-3

16€